

SALLY PAGE

La papeterie du bonheur



l'Archipel
roman

DE LA MÊME AUTRICE

La Collectionneuse de secrets, L'Archipel, 2024 ; Pocket, 2025.

SALLY PAGE

LA PAPETERIE
DU BONHEUR

*traduit de l'anglais
par Maryline Beury*

l'Archipel

Ce roman a été publié sous le titre
The Book of Beginnings
par HarperCollins, Londres, en 2023.

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
92, avenue de France
75013 Paris

Contact : info@lisez.com

ISBN 978-2-8098-5123-6

© Sally Page, 2023.

© L'Archipel, 2025, pour la traduction française.

*À la révérende Anne Heywood,
toujours source d'inspiration.*

Prologue

Il ne faut parfois qu'une fraction de seconde pour prendre une décision.

Il arrive même que l'on ait à peine l'impression de faire un choix réfléchi. On tourne simplement le dos à l'idée de souffrir encore, sous le coup d'une impulsion nous poussant à agir enfin.

La pièce demeure telle quelle. Un témoin muet. Mais fidèle, à sa manière, à la femme qui vient d'en sortir. La chaise repoussée de la table ne raconte rien. L'assiette de petits pains à moitié mangés et de cheddar (extra-mature) avec un reste de pickles d'hiver (vieux de huit mois, mais encore savoureux) n'en dit pas davantage.

L'homme appelle une femme, et, sans attendre d'y être invité, pousse la porte qui sépare le couloir de la cuisine. Pourquoi attendrait-il cette invitation, d'ailleurs? Il a déjà franchi la porte d'entrée sans en demander l'autorisation.

Il fait le tour de la cuisine en soufflant et soupirant, ouvre le réfrigérateur, feuillette l'agenda laissé ouvert sur la table.

L'agenda ne la trahit pas non plus. Il n'affiche que des réunions paroissiales, des répétitions de chorale et une visite prévue dans un jardin du quartier avec sa vicaire; autant de traces d'une vie apparemment irréprochable. Peut-être y a-t-il un signe à déceler dans l'écriture? Non, le tracé des lettres est clair et précis, à part une petite

bizarrerie dans les s, qui semblent vouloir s'échapper de la régularité de la ligne.

En face de lui, la porte donnant sur le jardin (qui a toujours besoin d'un butoir) est, pour une fois, entrouverte. Et immobile, comme le reste de la pièce.

Puis, très lentement, elle tourne sur ses gonds et se referme dans un petit cliquetis.

À cent cinquante kilomètres de là, dans le nord de Londres, une autre porte s'ouvre. Le courrier entassé dans l'entrée est repoussé sur le côté et la clochette fêlée fait retentir son carillon métallique en guise de bienvenue. Une feuille d'arbre solitaire gît sur le seuil – un éclat d'orange, qui tournoie sur le sol, porté par le vent de cette fin août dont la tiédeur recèle déjà le parfum piquant de l'automne. Une femme regarde la feuille avancer par petits tourbillons dans l'obscurité silencieuse du magasin. Pour elle, l'automne a toujours été une saison de commencements, ponctuée, dans son enfance, par la perspective réjouissante d'avoir de nouvelles chaussures, une trousse et des crayons tout neufs.

Aujourd'hui, elle n'a que des fins en tête.

1

Une question de place

Liz se baisse pour ramasser le courrier et, ce faisant, ramasse aussi la feuille vagabonde. Dans sa paume ouverte, celle-ci ressemble aux petits poissons de papier coloré qu'ils fabriquaient, étant enfants, pour imaginer leur avenir. La feuille tremble puis s'immobilise. Cela signifie-t-il qu'elle sera heureuse un jour? se demande-t-elle. Elle voudrait pouvoir demander au « poisson-feuille » si, quand elle pense à James, il pense parfois à elle, lui aussi. Pendant toutes ces minutes qui deviennent des heures, elle a envie de croire que, si elle lui manque un peu, cela pourrait constituer une forme de lien entre eux. Un fil d'espoir qu'elle pourrait enrouler autour d'un doigt et sur lequel elle pourrait tirer délicatement. Liz referme la main sur la fragile substance de la feuille, l'abritant au creux de sa paume, et cale le courrier sous son bras avant d'ouvrir plus grand la porte.

Elle entre. Les roulettes de sa valise grondent de façon rythmique sur le carrelage dans l'entrée du magasin de son oncle Wilbur. Le local de Taylor's Supplies est à peine plus grand qu'un placard tout en longueur, et propose un assortiment d'articles de quincaillerie et de papeterie. C'est le commerce et le domicile de l'oncle de Liz depuis cinquante-deux ans.

Elle regarde autour d'elle. Tout est conforme à son souvenir. À partir de l'entrée du local, une petite allée part

de la porte et tourne à gauche dans le fond du magasin (où se trouvent une arche menant à une minuscule cuisine, des toilettes et un escalier permettant d'accéder à l'appartement situé à l'étage). Une seconde allée tout aussi étroite revient à l'endroit où se trouve Liz. Voilà à quoi se réduit l'espace dans la boutique de son oncle, exception faite d'une petite surface, à l'avant, où se trouve un meuble vitrine positionné perpendiculairement à la grande fenêtre. Ce meuble ancien en chêne (qui, dans une vie antérieure, imagine Liz, devait présenter des mouchoirs ou des gants) se compose d'une étagère supérieure vitrée réservée aux stylos-plumes et, en dessous, d'une série de larges tiroirs contenant les feuilles de papier grand format vendues par l'oncle Wilbur.

Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.

Liz entend la voix de son oncle dans sa tête ; et, en observant le magasin, elle se rend compte qu'il a toujours été fidèle à sa maxime favorite. Les étagères sont peut-être moins remplies qu'il y a quelques années, mais tout est net, bien rangé – à sa place.

Sauf son oncle, songe-t-elle, qui se trouve maintenant à des kilomètres d'ici.

Et sauf elle.

Liz avise l'espace entre le comptoir et le mur. C'est là, suspendus à une corde sur un piquet de bois, que sont rangés les sacs en papier kraft. Des sacs qui, miraculeusement, semblaient convenir à tous les articles que vendait l'oncle Wilbur, qu'il s'agisse juste de quelques clous et vis (avec le sac replié en haut afin qu'ils ne s'échappent pas) ou d'une longue scie métallique aux dents rutilantes.

C'est aussi là que Liz jouait à « la poste » étant enfant, cachée dans son petit coin secret. (*Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.*) Debout derrière le comptoir, la protégeant des regards, son oncle savait qu'une postière débordée avait besoin d'une réserve de papier à lettres

et autres fournitures de bureau. Lorsqu'elle était petite, l'une de ses plus grandes joies était de voir son oncle lui faire signe et lui tendre un sac en papier kraft contenant une forme intrigante. À l'intérieur, elle pouvait découvrir un cahier dépourvu de couverture ou un carnet de reçus dont le papier carbone était rayé. Oncle Wilbur lui avait dit (ainsi qu'à Mme Watson-Toft, sa comptable au regard de basilic) qu'il ne donnait jamais que des « articles abîmés ». Mais lorsqu'elle fut plus âgée, Liz commença à soupçonner que lorsque l'oncle Wilbur avait vu sa nièce lorgner avec convoitise un nouveau lot de carnets de reçus, il avait fait exprès d'imprimer la trace de son ongle large et plat sur le papier carbone.

Liz lève les yeux et remarque un petit calendrier carré épinglé sur le large panneau de liège accroché au mur derrière le comptoir. C'est tout ce qui y figure. Nous sommes en août, mais le calendrier affiche encore le mois de juillet. Elle se demande un court instant à quoi pouvait bien servir ce panneau – elle ne se rappelle pas l'avoir vu ici quand elle venait au magasin, étant petite.

Elle pose la feuille morte et le courrier sur le comptoir, puis traîne sa valise jusqu'au fond du magasin et gravit les marches de l'escalier. Au niveau du palier du premier étage, une porte semi-vitrée donne sur un petit hall d'entrée. Un banc occupe l'espace sous une rangée de patères, où est encore accroché le manteau d'hiver gris de son oncle.

Juste après l'entrée, on trouve une salle de bains. D'un blanc éclatant, celle-ci possède un charme ancien et est chauffée par un petit radiateur soufflant totalement inefficace. Liz n'a aucune hâte d'utiliser cette pièce. Elle sait d'expérience que même lorsque la baignoire est remplie d'eau chaude, le bord extérieur de celle-ci demeure froid comme de la glace au toucher.

Le couloir s'ouvre ensuite sur un salon, dans le prolongement duquel se trouve la cuisine. Les deux pièces

comportent de hautes fenêtres à guillotine donnant sur la ruelle. En face de la première fenêtre, deux portes s'ouvrent sur des chambres. Liz hésite un instant – préfère-t-elle utiliser la chambre de son oncle ou bien celle, minuscule, dans laquelle elle dormait quand elle venait autrefois lui rendre visite pendant quelques semaines, chaque été ? Elle ouvre la porte de la plus petite et ne tarde pas à défaire sa valise. Elle jette sur une chaise l'essentiel de ses vêtements. Ce qu'elle cherche se trouve au fond de son bagage.

Liz en sort la salopette en jean bleu foncé, dont le tissu est raide comme du carton sous sa main. Elle la contemple un moment tout en se demandant pourquoi elle tenait tellement à l'emporter. Sa meilleure amie, Lucy, l'avait laissée chez elle après y avoir passé une nuit, il y a déjà des mois de ça. C'est une pièce des années cinquante, à taille haute avec des jambes larges. Lucy adore tout ce qui est vintage. Adolescente (et aujourd'hui encore, à trente-huit ans), elle portait des robes qu'elle piquait à leurs grands-mères. De son côté, Liz considère sa passion personnelle pour les articles de papeterie comme un écho au goût de son amie pour les choses du passé. Elle s'accroche à son amour pour les crayons fraîchement taillés, sachant que cela l'aide à se sentir proche de Lucy. Même à l'école primaire, ces deux-là étaient en phase – sans trébucher et sans efforts, elles remportaient systématiquement la course à trois jambes lors de la fête annuelle de l'école.

Liz s'assoit sur le lit et serre contre elle la salopette en jean. Qu'en est-il maintenant de cette belle complicité ? Elle se dit que si quelqu'un attachait aujourd'hui sa jambe à celle de Lucy, elles seraient incapables de marcher au même rythme. Jamais elle n'a éprouvé un tel décalage entre elle et sa meilleure amie, sans pouvoir dire exactement pourquoi. Elle sait qu'il existe sans doute de nombreuses raisons à cela, mais quelle que soit la manière dont elle envisage la situation – de son propre point de

vue, ou en essayant d'adopter celui de Lucy –, jamais elle ne parvient à comprendre réellement ce qui a pu clocher entre elles. Elles ne s'envoient presque plus de messages maintenant ; lorsqu'elles le font, il y a toujours un grain de sable, et Liz ne parvient pas à mettre le doigt sur le pourquoi ou le comment du problème. Tout ce qu'elle sait, c'est que si Lucy et elle se lançaient actuellement dans une course à trois jambes, au lieu d'en sortir vainqueurs comme autrefois, elles s'étaleraient toutes deux par terre dès les premiers pas.

Son regard perdu dans le lointain se focalise à nouveau sur la petite chambre bien ordonnée. Elle devrait vraiment ranger ses affaires dans la commode maintenant. (*Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.*) Cela ne lui prend pas bien longtemps. Moins de dix minutes plus tard, tous ses effets personnels sont à leur nouvelle place et sa valise, désormais vide, disparaît sous le lit simple.

À son grand regret, Liz ne peut en faire autant avec son cœur brisé. Elle ne peut l'enfouir au fond d'un tiroir. Elle sait qu'elle n'a pas d'autre choix que de le traîner avec elle, où qu'elle aille. James a fait le nécessaire pour cela quand il l'a quittée, quatre mois plus tôt.

2

Moi, si

Assise derrière le comptoir, Liz lève les yeux vers le coin de ciel qu'elle peut apercevoir de là – en se penchant suffisamment sur son haut tabouret. C'est ici qu'elle est perchée depuis six semaines maintenant, à s'occuper du magasin, regarder les piétons qui passent par flots intermittents dans la ruelle, et guetter un signe de changement dans son petit bout de ciel. Aujourd'hui, celui-ci est d'un gris trouble et les briques couleurs rouille du mur de la ruelle, devant elle, scintillent sous la pluie d'octobre.

Quel que soit le temps qu'il fait, Liz trouve son petit coin de ciel étrangement apaisant. Elle sait qu'au bout de la ruelle (on y pénètre entre un salon de coiffure et un café) ce même ciel forme la canopée d'un monde plus vaste : l'artère de Highgate High Street, avec sa large avenue bordée de restaurants et de boutiques. Comme ce magasin tapissé de vieux journaux qui vend des couteaux aux manches en bois de cerisier avec des lames gravées, ou la mercerie qui a mis sur sa porte une couronne tressée en rubans aux couleurs des fruits d'automne.

Après la grande avenue, en remontant en direction de la colline sur la gauche, elle atteindrait l'immense parc de Hampstead Heath. Là, le même ciel que celui qu'elle aperçoit de son tabouret se répand au-dessus d'un paysage constitué en partie d'espaces boisés, de jardins d'agrément

ou de nature à l'état sauvage. Elle aime savoir que ce monde plus vaste se trouve là, mais également que son coin de ciel est contenu, bordé par un mur et un toit – donnant ainsi une définition à son emplacement dans une ville qui, pour Liz, est un univers étranger.

Elle a essayé d'imaginer ce même ciel étendu, à plat comme un immense drap ou une nappe recouvrant son ancien domicile: la petite maison mitoyenne en bordure d'un village du comté de Northumberland. Mais le ciel n'était pas le même, là-bas. Plus grand, plus vaste et plus majestueux dans ses changements de tons. Elle ne saurait imaginer pouvoir un jour capturer le moindre morceau de ce ciel.

Cela dit, elle n'en a jamais éprouvé le besoin. Il lui suffisait de sortir marcher sur les collines et de le contempler.

Aujourd'hui, comme à son habitude, Liz porte la salopette de Lucy. Le vintage, ce n'est pas vraiment son style (d'ailleurs, elle ne sait pas vraiment ce qui l'est), mais le fait de porter un vêtement emprunté à quelqu'un lui paraît approprié ici, dans cette vie également empruntée à quelqu'un d'autre. Tous les matins, elle prend cette salopette, et, selon le temps, son humeur et la pile de linge à laver, elle alterne en portant en dessous un pull vert, orange, jaune ou rouge. Elle a parfois l'impression d'être une sorte de feu tricolore, solide et statique, recyclant ces quelques couleurs tandis que la vie s'écoule lentement à côté d'elle. La taille haute et ajustée du vêtement l'étreint juste en dessous d'un cœur douloureusement privé de la compagnie de son amie.

Depuis qu'elle vit à Londres, elle s'est efforcée d'envoyer davantage de textos à Lucy, mais elle peine à trouver les mots justes. Les mots qui ne cessent de lui revenir sont ceux échangés lors de leur dernière conversation, avant son départ. Elle a toujours su que Lucy n'aimait pas James, mais avant cette conversation, elle n'avait pas pris la mesure de

cette inimitié. Liz savait que si son amie s'était emportée de la sorte, c'est parce que Lucy avait vu dans quel état se trouvait Liz, mais elle s'est toujours demandé pourquoi Lucy avait pu croire qu'elle avait envie d'entendre cela, ou en quoi cela pouvait l'aider à aller mieux. Pas tant qu'elle tiendrait encore ce fil d'espoir à son doigt, en tout cas. De cela, elle n'avait pas parlé à Lucy. Mais aujourd'hui elle se demande si elle avait besoin de le faire. N'était-ce pas en partie ce qui avait mis Lucy dans une telle colère ?

Quant à James... Liz passe le plus clair de son temps à se forcer à *ne pas* lui écrire. C'est dur. Souvent, elle rédige des messages puis les efface. Seule l'idée que sa nouvelle petite amie, Nickyyyy, puisse prendre le portable de James et lire ses messages l'empêche d'appuyer sur « Envoyer ». Liz ne peut jamais penser à son ancienne collègue de travail, Nicky, sans prolonger son prénom par un simulacre de gémissement. Elles avaient travaillé assez peu de temps ensemble, mais Liz n'est pas près d'oublier les jérémiades et les plaintes continuelles de celle-ci.

Elle tourne les yeux vers le petit calendrier carré qui est toujours la seule chose épinglée au grand panneau derrière elle. À la fin de chaque journée, elle raye la date dessus. Parfois, elle le fait bien avant la fin de la journée, comme pour demander au temps de presser sa course.

Voilà six semaines maintenant que l'oncle Wilbur est dans la maison de repos où il ne doit séjourner que temporairement. L'établissement est proche de chez ses parents, et la mère de Liz lui rend visite presque tous les jours. Ce qui avait commencé comme une simple confusion (dont la cause était due, selon sa mère, à une « vilaine chute ») s'est révélé plus grave, et les médecins parlent maintenant de ce qu'il est possible d'envisager afin de ralentir la progression de la démence. La mère de Liz lui dit que Wilbur se sent beaucoup mieux et qu'il ne tardera pas à revenir chez lui et au magasin.

Son père parle rarement à sa fille au téléphone, laissant tout cela à son épouse, bien plus bavarde.

Mais lorsque c'est lui qui décroche, il dit tout bas à Liz: «Laisse juste un peu de temps à ta mère.»

C'est ce qu'elle essaie de faire.

Liz se tourne vers l'unique cliente présente dans le magasin. C'est la fin de matinée et cette femme traîne depuis un moment près des rouleaux de ruban adhésif et ceux de papier kraft. Liz est sur le point de lui demander si elle peut l'aider quand une autre cliente entre à son tour.

La première est extrêmement grande, la seconde petite et plantureuse. Alors qu'elles jettent un œil à la marchandise, la petite se tient devant la grande, si bien que, de là où elle se trouve, Liz a l'impression d'une seule personne à deux têtes superposées. Elle esquisse un sourire.

La grande se déplace, rompant le tableau. Elle s'approche du comptoir.

Silence.

Liz la regarde avec, espère-t-elle, un air engageant.

La femme baisse les yeux et fronce les sourcils.

— Évidemment, plus personne n'écrit avec un stylo-plume de nos jours.

Elle déclare cela avec une assurance posée. Elle n'a pas l'intention de se montrer désagréable ou d'insinuer que Liz est stupide d'essayer d'en vendre. Pour tout dire, elle ne semble même pas avoir établi ce genre de lien; elle, cliente, d'un côté du petit comptoir avec sa vitrine en verre; et Liz, vendeuse, de l'autre côté, avec toute une collection de stylos-plumes à vendre dans ce même comptoir avec sa vitrine en verre.

— Le problème, c'est qu'on n'écrit plus, pas vrai?

La femme lève les yeux mais n'attend pas de réponse à sa question.

— C'est un art perdu, que voulez-vous.

Liz connaît ce genre de situation. Elle aimerait lui dire : « Moi, si. J'écris avec un stylo-plume. » Mais elle sait qu'elle ne ferait que perdre son temps.

La cliente arbore une moue étrange, comme si Liz n'était pas vraiment à sa place ici (ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait faux, songe l'intéressée), avant d'enchaîner à propos de l'écriture :

— On n'apprend même plus aux jeunes à écrire, à l'école.

Liz se demande quel métier cette femme peut exercer. Elle est fine, sèche, extrêmement soignée. Pharmacienne ? Dentiste, peut-être ?

— Je veux dire, à quoi est-ce que ça sert, tout ça, maintenant qu'on a les e-mails et les réseaux sociaux ?

L'imagination de Liz s'emballe. Elle se voit assise sur le fauteuil de dentiste de cette femme, en train de lui dire : « Où avais-je la tête ? Évidemment, il faut avoir un pet au casque pour choisir de passer ses journées à trifouiller dans la bouche des gens. » Mais ce n'est pas le genre de propos qu'elle serait capable de tenir. Surtout pas à une femme avec une roulette à la main.

Liz jette un regard par-dessus l'épaule de la « dentiste ». Derrière elle, la femme plus petite en long imperméable attend son tour patiemment. Liz lui adresse un subtil hochement de tête, ce à quoi la femme répond en haussant les sourcils et en roulant des yeux. Surprise, Liz réprime un petit rire.

La dentiste agite une main vague en direction du fond du magasin et répète :

— Je veux dire, à quoi ça sert, tout ça ?

— Eh bien, je pense que certaines..., commence Liz.

Mais cette femme n'est pas venue dans le magasin pour entendre l'opinion d'une vendeuse.

— C'est fou comme tout ça a changé, philosophe-t-elle d'un ton définitif.

Le regard de Liz s'aventure à nouveau vers la cliente qui attend son tour. Son expression est totalement neutre ; un visage doux, ouvert ; entre deux âges ; des cheveux châtain écrasés sous un chapeau de pluie. Et tout à coup, elle coule un clin d'œil à Liz.

Ce geste infime ne dure qu'une fraction de seconde mais lui réchauffe le cœur.

Puis, une autre pensée lui vient : aurait-elle déjà rencontré cette femme ailleurs ?

— Croyez-vous que les enfants sachent encore tenir un stylo ou un crayon, continue la dentiste.

À nouveau, il ne s'agit pas d'une question – plutôt d'une sorte de reproche hargneux, comme si Liz en était responsable.

Liz se rebiffe – du moins, dans sa tête. Elle aimerait poser deux ou trois questions à cette femme. *Avez-vous des enfants ? Est-ce qu'ils vous voient écrire des lettres ? Ou même griffonner une liste ?* Mais elle sait pertinemment que ces arguments seraient vains. Dans la famille de son grand frère, il n'y a pour ainsi dire pas un seul livre dans la maison (à l'exception des magazines agricoles et des manuels pour tracteurs), et sa belle-sœur se plaint régulièrement que les jumeaux n'aiment pas lire. « Je n'arrive pas à les mettre à la lecture. Je crois que ça ne les intéresse pas, tout simplement. »

À ces moments-là, comme en cet instant, Liz préfère garder le silence.

— En quoi puis-je vous aider ? finit-elle par demander poliment.

Elle jette un nouveau regard vers la femme en imperméable, essayant de croiser son regard afin de stimuler ses souvenirs – pourquoi lui est-elle familière ? Mais celle-ci a maintenant le regard perdu vers la fenêtre, d'où elle contemple la ruelle. Elle semble être à des kilomètres de cette minuscule boutique du nord de Londres. Comme loin, loin de cette pluvieuse journée d'octobre.

Liz l'envie.

— Il me faut juste du Scotch transparent, si vous avez ça.

Liz va chercher ce que sa cliente désire, encaisse le paiement puis lui souhaite une bonne journée. Sa propre voix lui paraît d'une amabilité quelque peu excessive.

La femme lui jette un regard acéré, semblant se demander si cette politesse ne recèle pas un soupçon de sarcasme. Liz se dit alors que c'est la toute première fois que la cliente la voit réellement : une femme d'apparence totalement banale – à part ses yeux, peut-être, s'accorde-t-elle. Une femme à l'aube de la quarantaine, portant une salopette en jean sur un pull jaune.

La dentiste se détourne rapidement. En se dirigeant vers la sortie, elle passe une main sur des blocs de papier à lettres et des paquets d'enveloppes. Puis lance avec légèreté tout en ouvrant la porte :

— Et évidemment, plus personne n'écrit de lettres.

— Moi, si, marmonne Liz après elle.

Il ne lui paraît pas utile d'ajouter du volume à cette réponse, que ce soit pour la dentiste ou pour elle-même. Bien sûr que cette femme a raison. L'écriture pourrait bientôt être un art perdu. C'est la réalité. Liz a beau rédiger des listes, envoyer des cartes, écrire des lettres à sa mère et à son oncle Wilbur, elle a beau adorer le petit bruit de frottement de la pointe d'un stylo-plume sur du papier, elle sait qu'elle ne pourra pas pour autant endiguer le mouvement actuel. Et si elle trouve un certain plaisir dans ses échanges avec les autres amoureux de la papeterie sur les réseaux sociaux, elle ne se sent pas l'âme d'une militante ou d'une négationniste. Elle n'est pas prête à jouer les Knut le Grand, en se dressant contre l'inévitable. Et qu'aurait-elle à défendre, de toute manière ? Ce magasin n'est même pas le sien.

Même cette vie n'est pas la sienne. Les idées noires ne sont jamais loin, en ce moment.

La femme en imperméable avance et lui tend la somme exacte pour le paquet d'enveloppes qu'elle tient à la main.

— Plus personne ne croit en Dieu, dit-elle.

Liz la dévisage, perplexe.

Un silence s'installe, et la femme lui offre un sourire contenu. Ses yeux pétillent.

— Mais moi, si, ajoute-t-elle.

Les trois petits mots remplissent tout l'espace entre elles. Puis, avec un nouveau sourire, comme si elles étaient complices d'une même plaisanterie, la femme se retourne et sort du magasin.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.lisez.com/larchipel/45

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/editionsdelarchipel/



@editions_archipel

Achevé de numériser
par Atlant'Communication